



Monsieur,

La nouvelle de la tentative de suicide d'un prêtre dominicain dans les geôles brésiliennes a produit un choc chez tous ceux qui en ont été informés.

Le récit ci-joint du Frère TITO DE ALENCAR LIMA permet de percevoir le raffinement des méthodes de tortures qui ont conduit un prêtre à désirer, par le sacrifice de sa vie, attirer l'attention des hommes sur la monstruosité d'un régime qui utilise de telles méthodes pour écraser dans l'oeuf tous les efforts de libération d'un peuple opprimé.

Le second témoignage, également d'un prêtre incarcéré à São Paulo, est un appel au secours. Il paraît clairement ici que les actes des tortionnaires ne sont pas le fait d'hommes déséquilibrés mais bien le résultat d'une politique de répression dont la CIA n'est pas absente.

Front Brésilien d'Informations  
Alger, le 10 Avril 1970  
Bulletin n° 9

---

4° P. 8029



### TEMOIGNAGE DU FRERE TITO DE ALENCAR

"...Je continuais à nier, ils continuaient à m'appliquer des électrochocs, à me donner des coups de pied, des coups de bâton et des coups de poing dans les côtes.

A un certain moment le capitaine ALBERNAZ m'a fait ouvrir la bouche pour "recevoir le Sacrement de l'Eucharistie". Ils introduisirent un fil électrique. Ma bouche s'est complètement gonflée, m'empêchant de parler normalement. Ils criaient des diffamations contre l'Eglise, disant que les prêtres sont des homosexuels parce qu'ils ne se marient pas. A 14 heures ils ont clôturé la session. Ils m'ont emporté à la cellule où je suis resté étendu par terre.

A 18 heures, ils m'apportaient quelque chose à manger mais je n'ai rien pu avaler, ma bouche n'était plus qu'une blessure. Quelques instants plus tard je fus conduit à la salle des interrogatoires pour une "explication". J'y trouvais la même équipe du capitaine ALBERNAZ. Ils m'adressèrent les mêmes questions en répétant les mêmes diffamations. Ils conclurent - étant donné ma résistance à la torture - que je devais être un guerillero et que je cachais ma participation à des assauts de banque.

L'interrogatoire a recommencé pour me faire confesser ma participation aux assauts: les électrochocs, les coups de pied aux organes génitaux et à l'estomac se répétèrent. On me frappa avec des petites planches en bois, on éteignait des bouts de cigarettes sur mon corps. Pendant cinq heures j'ai été soumis à ce traitement de chien. A la fin on me fit passer par le "couloir polonais" (supplice qui consiste à faire passer le détenu entre deux rangs de soldats qui le frappent au fur et à mesure et jusqu'à épuisement). On m'assura que tout cela n'était que "l'avant première" de ce qui devrait arriver aux dominicains. Ils avaient l'intention de me laisser pendu toute la nuit au "pau de arara", mais le capitaine ALBERNAZ objecta: "non, ne n'est pas nécessaire. Il restera ici avec nous quelques jours. S'il ne parle pas il sera brisé de l'intérieur car nous savons faire les choses sans laisser des traces visibles. S'il survit il n'oubliera plus jamais le prix de son audace":

Dans la cellule je n'ai pas réussi à dormir. Ma douleur augmentait de plus en plus, ma tête me semblait trois fois plus grande que le reste de mon corps. Je m'angoissais à l'idée que les autres frères devraient être soumis aux mêmes souffrances que moi. Il fallait absolument mettre fin à tout ça. Je ne sentais plus de forces suffisantes pour être capable de souffrir davantage dans l'état où je me trouvais. Il ne me restait qu'une solution: me donner la mort!

Dans la cellule, remplie d'immondices, je trouvais une boîte en fer blanc de sardines, vide. J'ai commencé à l'aiguiser sur le pavé de ciment. Un prisonnier dans la cellule voisine, ayant compris ma décision m'a demandé de me tranquiliser. Il avait souffert, plus que moi (il a euy les testicules écrasées) et n'était pourtant pas arrivé au désespoir. Mais quant à moi il s'agissait d'éviter que d'autres soient torturés et de dénoncer devant l'opinion publique et devant l'Eglise ce qui arrive dans les prisons brésiliennes. J'étais convaincu que je ne pourrai le faire qu'à travers le sacrifice de ma propre vie. Il y avait un Nouveau Testament dans ma cellule et je lisais la Passion se-



lon Saint Mathieu. Le Père exigea le sacrifice de son Fils comme preuve d'amour envers les hommes. Je me suis évanoui enveloppé de douleur et de foi.

Le vendredi matin un policier vint me réveiller. Un nouveau prisonnier se trouvait à mon côté: c'était un jeune portugais qui pleurait sous l'effet des tortures souffertes à l'aube. Le policier m'avertit: "tu as aujourd'hui et demain pour te décider à parler. Si tu ne le fais pas la "bande des durs" répétera le même traitement. Ils ont déjà perdu la patience et ils sont prêts à te massacrer petit à petit". Les mêmes pensées de la veille me revenaient. J'avais déjà marqué aux poulx les endroits où je devais me couper. Je continuais à aiguiser le fer blanc. A midi on m'enleva de la cellule pour me faire raser. On me dit que je serais retourné à la maison d'arrêt "Tiradentes". Je me suis mal rasé et je suis revenu à la cellule. Un policier passa. Je lui demandai une lame pour finir de me raser. Le portugais dormait. Je pris la lame et je l'enfonçai fortement sur le côté inférieur du poulx gauche. L'incision profonde m'a coupé les veines et l'artère. Le jet de sang commença à tomber sur le pavement de ma cellule. Je me suis alors approché du trou du cabinet pour que mon sang puisse couler plus vite... je n'ai repris mes sens que sur un lit du Secours d'Urgence de l'Hôpital des Cliniques. Le même jour on me transporta à l'Hôpital Militaire. L'Armée craignant la repercussion n'a notifié à personne ce qui était arrivé. Dans le couloir de l'Hôpital Militaire, le capitaine MAURICIO disait, désespéré, au médecin: "Docteur, celui-ci ne doit absolument pas mourir. Nous devons faire tout le possible pour l'éviter; autrement nous sommes perdus!" Dans ma chambre l'Opération Bandeirantes a mis six soldats pour me surveiller.

Le lendemain commença la torture psychologique. Ils disaient: "la situation maintenant va s'aggraver pour toi car tu es un prêtre suicidé et terroriste. L'Eglise déclarera ton expulsion, etc". On ne me laissait pas dormir. Ils parlaient à haute voix tout le temps, il jouaient, ils me racontaient d'étranges petites histoires de soucoupes volantes et ainsi de suite. J'ai compris tout de suite qu'ils cherchaient à se soustraire à la responsabilité de mon action et pour la justifier ils cherchaient à me rendre fou.

Le lundi 23/2 pendant la nuit j'ai reçu la visite du "juge" accompagné d'un prêtre du couvent et d'un évêque auxiliaire de São Paulo. Ils avaient été mis au courant par les prisonniers de la maison d'arrêt "Tiradentes". Un médecin de l'Hôpital m'a examiné en leur présence, leur montrant les cicatrices sur tout mon corps, les points de suture qu'on m'avait fait à l'Hôpital des Cliniques et les signes des tortures. Le juge dit que cela était une folie et qu'il allait chercher les responsables. Je lui demandais seulement de ne plus retourner à l'Opération Bandeirantes, ce qu'il m'a promis.

J'ai été bien traité par les militaires de l'Hôpital Militaire, exceptés ceux de l'Opération Bandeirantes qui surveillaient ma chambre. Les soeurs de St. Vincent de Paul m'ont donné toute l'assistance nécessaire. Mais la promesse du "juge" n'a pas été gardée. Le vendredi 27/2 de bonne heure je fus transporté à l'Opération Bandeirantes. On m'enferma dans une cellule jusque très tard dans la nuit sans pouvoir prendre quoi que ce soit pour remplir mon estomac. Je me sentais étourdi et fragile puisque j'avais perdu beaucoup de sang et



mes blessures commençaient à se cicatriser. Pendant la nuit on me transporta à la "Tiradentes", la maison d'arrêt où je me trouvais depuis plusieurs mois.

Il faut dire que ce qui m'est arrivé à moi n'est pas une exception mais une règle. Ils sont très rares les prisonniers politiques brésiliens qui n'ont pas souffert des tortures indescriptibles. Plusieurs, comme CHAEL SCHREIDER et VIRGILIO GOMES DA SILVA, sont morts sous l'effet des tortures. D'autres sont devenus sourds, stérils et avec d'autres défauts physiques. L'espoir de ces prisonniers politiques est basé sur l'Eglise, la seule institution brésilienne qui ne soit pas sous contrôle de l'Etat Militaire. Sa mission est celle de préserver et de promouvoir la dignité de l'homme. Là où il y a un homme qui souffre c'est le Maître qui souffre. C'est à nos Evêques l'heure de dire: "ça suffit!" à la torture et à l'injustice du régime avant qu'il ne soit trop tard. L'Eglise ne peut pas s'omettre. Les preuves de la torture nous les portons sur nos corps. Si l'Eglise ne se manifeste pas sur cette situation qui pourra le faire? ou serait-il nécessaire que je meure pour qu'une attitude soit prise?

En ce moment-ci le silence est une omission. Si la parole est un risque elle est davantage un témoignage. L'Eglise existe en tant que signe et sacrement de la justice de Dieu dans le monde.

"Nous ne voulons pas, mes frères, vous le laisser ignorer: la tribulation qui nous est survenue en Asie nous a accablés à l'extrême, au-delà de nos forces, à tel point que nous désespérions même de conserver la vie. Vraiment nous avons porté en nous-mêmes notre arrêt de mort, afin d'apprendre à ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes mais en Dieu, qui ressuscite les morts." (II Corinthiens, I - 8.9)

Je fais cet appel et cette dénonciation pour éviter demain la nouvelle d'un autre mort sous la torture.

ass) Fr. Tito de Alencar Lima

:--:--:--:--:

"TIRADENTES", prison politique de São Paulo, le  
25.2.1970

Mes Chers amis,

la situation de terreur que nous vivons dans cette prison est indescriptible, surtout parce que nous sommes pleinement certaines que l'actuelle dictature cherche par tous les moyens à nous empêcher d'arriver devant les tribunaux où la vérité pourrait se faire. Ils ont assassiné le chef de la guérilla au Brésil, Carlos Marighela, en nous accusant de l'avoir livré nous-mêmes afin de nous faire passer pour des traîtres. Ils savent, cependant, très bien que la vérité est toute autre. Pour cela ils cherchent à nous faire "disparaître", pour déclarer, ensuite, que nous nous sommes enfuis ou bien que nous nous sommes "suicidés". C'est ce que l'opinion publique croira en lisant les informations de la presse.

En ce qui me concerne personnellement, du fait de ma nationalité italienne, le gouvernement Italien doit demander officiellement au "gouvernement brésilien" toutes mes garanties de vie pour éviter qu'on me fasse "disparaître" ou que j'arrive à me "suicider".



La justice brésilienne n'est pas en condition de me donner ces garanties, car d'une heure à l'autre, pendant le jour ou pendant la nuit le groupe de la fameuse "Opération Bandeirantes" commandé par le Major VALDIR et par une série de tortionnaires bien connus, le capitaine MAURICIO, le capitaine ALBERNAZ, le capitaine HOMERO, le capitaine DALMO, le commandant CON\_FUCIO DANTON DE PAOLA et les délégués MOGHERA, ALEGRETTI et GURIETA, avec leurs équipes respectives, peut arriver à cette prison, enlever le prisonnier et pour le moins le torturer, si on ne le fait pas "disparaître" par "simple accident".

La semaine dernière ça été le tour des frères dominicains. Ils ont enlevé mon confrère TITO DE ALENCAR LIMA qui se trouve maintenant en état de coma dans un hopital militaire. Officiellement il a "essayé de se suicider". Je ne sais pas qui sera le prochain élu, si c'est moi ou bien un autre de mes confrères, mais le fait reste que la psychose d'être le "prédestiné" rend notre atmosphère de vie tendue et drammatique par l'impuissance dans laquelle nous nous trouvons.

Seulement une démarche du gouvernement italien, une motion par le parlement italien, peut encore arreter pour moi ce que la machine de terreur me prépare.

Dans ces conditions ne n'est pas être un lâche que de demander de pouvoir sortir le plutôt possible du pays. L'atmosphère devient de plus en plus irrespirable. Cependant je suis prêt à payer pour tous les "crimes commis", aussi bien qu'à répondre avec toutes les garanties de vie devant le tribunal. J'ai d'ailleurs déjà dit tout cela dans le procès d'expulsion en cours. J'ai démenti ma première deposition qui m'a été arrachée par la force physique et psychique, dans une atmosphère de terreur, au DEOPS - police politique de São Paulo.

Tout ce qui vraiment existe est une farse bien préparée par les forces de la dictature. C'est une farse qui a ses fondements déjà dans le rapport Rockefeller sur l'Eglise en Amérique Latine.

Quand après 15 jours de toute espèce de torture, la C.I.A. nous a fait venir bien rasés pour nous filmer, avec des "questions" et des "réponses" prévues d'avance, pour nous faire dire que nous étions membres de la guérilla, à ce moment là nous aurions pu "confesser" toutes les execrations et tous les pires crimes qu'on aurait voulu nous attribuer, par la simple raison qu'un homme a ses limites de résistance qu'il ne peut pas outrepasser.

Nous étions 17 personnes dans une cellule de 5 m sur 2,30, au DEOPS. On dormait entassés. Jour et nuit une lumière permanente nous faisait perdre les dimensions et la notion de distance. Quelques couvertures très sales, 3 matelas, si on peut appeler cela des matelas. Nos repas: Riz et haricots très salés. Pas de fruits, de viande, etc. Pas de lectures. C'était le régime.

Nous chantions Complies par coeur et nous célébrions la Messe n'ayant que de l'eau comme matière. Nous le faisons clandestinement car "la messe est une réunion subversive". Jour et nuit les gardes nous intimidaient, nous faisant parvenir à l'école de la torture, au troisième étage du DEOPS de São Paulo. D'autres étaient enfermés dans le "cachot", tous seuls, où ils avaient un trou pour pouvoir faire leurs besoins physiologiques dans une totale obscurité.

Voilà les raisons pour lesquelles je me suis décidé de vous écrire pour vous demander de bien vouloir me garantir concrètement la vie. MERCI. Je vous embrasse dans le Christ.

G.M. Callegari